

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

ACADÉMIE

DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER.

SECTION DES LETTRES.

TOME VI

MONTPELLIER

BOEHM ET FILS. IMPRIMEURS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES

1880



ACADÉMIE
DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER.

MÉMOIRES DE LA SECTION DES LETTRES.

ACADÉMIE

des Sciences et Lettres de Montpellier.

MÉMOIRES

DE LA SECTION DES LETTRES

TOME SIXIÈME.

MONTPELLIER

BOEHM ET FILS, IMPRIMEURS DE L'ACADÉMIE, PLACE DE L'OBSERVATOIRE

1876

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

PARTHENIUS DE NICÉE',

Par M. Maurice CROISET.



Parmi les poètes et les érudits grecs, si nombreux à Rome au temps de César et d'Auguste, Parthenius de Nicée, par ses relations avec Cornelius Gallus et peut-être avec Virgile, mérite d'être distingué. Héritier éloigné des Philetas, des Alexandre d'Étolie, des Callimaque, il eut ou crut avoir encore assez d'abondance d'imagination, dans un temps où celle de ses compatriotes s'appauvrisait de plus en plus, pour réussir dans un genre qui disparaissait. Si l'élegie latine, essayée par Catulle, par Calvus, par Varron d'Atax, prit tout à coup avec Gallus une importance nouvelle, ce ne fut peut-être pas sans que ses conseils eussent encouragé et préparé ce progrès. Il servit ainsi d'intermédiaire, dans l'histoire d'un genre illustré par de grands noms, entre la longue série des poètes élégiaques Alexandrins qui finit avec lui, et celle des poètes élégiaques de Rome qui ne fait guère que commencer avec Gallus.

Ce qui nous reste des œuvres de Parthenius est malheureusement bien insuffisant pour nous permettre de juger son talent ou d'apprécier exactement son influence. De ses poèmes, quelques fragments seulement ont

¹ Principales notices à consulter : Ger.-Jean Vossius ; *De historic. græcis*, liv. II, chap. I. Vossius est le premier qui ait réuni les renseignements épars que l'antiquité nous a laissés sur Parthenius. Il a reconnu l'identité du poète Parthenius avec l'auteur des récits érotiques, sans remarquer toutefois que cette identité est établie par la narration sur Byblis (XI), où l'auteur cite ses propres vers. — Fabricius ; *Bibl. gr.*, iv. — Meineke ; *Analecta Alexandrina*, Berlin, 1843. A la notice sur Parthenius sont joints tous les fragments de ses poésies qui ont pu être recueillis et une recension du texte des récits érotiques ; mais M. Meineke ne dit rien de ce dernier ouvrage. — Bernhady ; *Griech. Litter.*, 2^e part., tom. I, pag. 572 (3^e édit.).

subsisté, la plupart trop insignifiants pour nous éclairer. Nous ne possédons de lui qu'un seul ouvrage complet, un petit écrit en prose intitulé Ἐρωτικά (*Aventures d'amour*). C'en est assez cependant, si nous voulons nous aider des témoignages anciens, pour nous faire une idée de ses études et de son goût. Tout en nous résignant à ignorer ce que nous ne pouvons plus connaître, il nous est permis au moins de rassembler quelques-uns des traits essentiels de cette physionomie intéressante, moins pour connaître l'homme en lui-même que pour estimer à sa juste valeur un des représentants de cette poésie et de cette érudition alexandrines, sous l'influence desquelles la poésie latine a grandi.

1.

Biographie de Parthenius.

Parthenius naquit en Bithynie, à Nicée ou à Myrlea, sur la côte de la Propontide ¹. Les guerres des Romains contre Mithridate décidèrent de toute son existence. Il fut pris par un des généraux romains ², peut-être lorsque Nicée, en 75 av. J.-C., tomba au pouvoir de Barba, lieutenant de Lucullus ³. Celui à qui il était échu en partage l'emmena à Rome comme esclave. Il est vraisemblable qu'à cette époque son éducation était déjà fort avancée, sinon terminée, car nous voyons par toutes ses œuvres qu'il resta entièrement grec. Le maître de Parthenius l'affranchit en raison de son instruction. Peut-être profita-t-il alors, comme beaucoup d'autres, de ses connaissances et de son talent pour ouvrir une école; mais aucun témoignage ne nous permet d'insister sur cette conjecture.

Plusieurs de ses poésies, aujourd'hui perdues, se rapportaient manifestement à sa vie privée. Suidas cite particulièrement l'éloge funèbre qu'il fit en vers élégiaques pour honorer la mémoire de sa femme Arété, et les trois

¹ Suidas; Παρθένιος. Nous n'avons sur la biographie de P. que les renseignements contenus dans cette notice.

² Suidas, *pass. cit.*, nomme Cinna; mais on ne connaît aucun Cinna qui ait combattu en Bithynie; il est à supposer qu'il y a erreur du biographe ou que le texte est altéré.

³ Meineke; *Anal. Alexandrina*, pag. 257.

livres d'élégies qu'il composa à sa louange¹. Le nom d'Arété indique suffisamment l'origine grecque de celle qu'il avait épousée; éloigné de sa patrie, il avait voulu du moins en retrouver les mœurs et le langage dans sa famille. A quelle époque ces poésies furent-elles écrites et publiées? Nous l'ignorons; mais comme il cite lui-même quelques-uns de ses vers dans son recueil de narrations, qui fut composé, ainsi que nous le verrons, vers l'an 37 avant J.-C., on peut affirmer du moins qu'avant ce temps il s'était déjà fait connaître comme poète.

Nous ne savons pas d'une manière bien positive quelles furent les relations de Parthenius avec Virgile. Macrobe assure que le grand poète avait recours à son érudition spéciale, *quo grammatico in Græcis Virgilius usus est*². On a soupçonné que Macrobe pourrait bien avoir emprunté ce renseignement à deux passages d'Aulu-Gelle dont il aurait forcé l'interprétation. Aulu-Gelle se contente de dire, dans l'un (IX, 9), que Virgile a traduit librement certains vers de différents poètes grecs, notamment de Parthenius, et il cite, dans l'autre (XIII, 24), un de ces vers de Parthenius imité de très-près par Virgile. Remarquons qu'en négligeant, si l'on veut, l'assertion de Macrobe, il n'en reste pas moins acquis, par le témoignage d'Aulu-Gelle, qu'au temps où Virgile composait le premier livre des *Géorgiques*, il avait lu les poésies de Parthenius, et qu'il les connaissait même assez bien, puisqu'un vers isolé se présentait ainsi par occasion à sa mémoire. Si nous songeons d'autre part que Virgile était alors l'ami de Cornelius Gallus, et que celui-ci, comme nous allons le voir, entretenait depuis longtemps des rapports familiers avec Parthenius, il est bien vraisemblable que Virgile a connu, lui aussi, le poète grec et qu'il a dû profiter plus d'une fois de son érudition³.

¹ Suidas, *pass. cité*: Ἐγραψε δὲ ἐλεγίας, Ἀφροδίτην, Ἀρήτης ἐπικηδεῖον τῆς γαμετῆς, Ἀρήτης ἐγκώμιον ἐν τρισὶ βιβλίοις καὶ ἄλλα πολλά. — Meineke a [proposé de réunir les deux derniers titres en un seul par un simple déplacement de virgule: Ἀρήτης ἐπικηδεῖον, τῆς γαμετῆς Ἀρήτης ἐγκώμιον κ. τ. ἔ. La conjecture est fort ingénieuse, mais il me paraît difficile d'admettre qu'un éloge funèbre (*ἐπικηδεῖον*) ait pu comporter un si long développement (*ἐν τρισὶ βιβλίοις*).

² Macrobe; *Saturn.*, 5, 17. Le texte même de Macrobe, en cet endroit, a inspiré des doutes. Ces mots ne figurent pas dans le manuscrit de Paris, et M. F. Eyssenhardt les rejette absolument, dans son édition de Macrobe (Leipzig, 1868).

³ Je ne dis rien ici de la note que Vossius a signalée à la marge du manuscrit de Virgile

Nous sommes mieux renseignés sur les relations de Parthenius avec Cornelius Gallus, car nous en lisons aujourd'hui encore le témoignage authentique dans les quelques lignes qui servent de dédicace à son recueil de récits érotiques¹ : — « J'ai cru, dit l'auteur en débutant, que tu étais celui à qui convenait le mieux ce recueil d'aventures d'amour ». Évidemment Gallus était alors en pleine possession de sa renommée comme auteur d'élégies amoureuses ; le livre du savant affranchi a dû par conséquent lui être adressé vers l'an 57 av. J.-C., lorsque Gallus accusait dans ses vers l'infidèle Lycoris et que Virgile composait, pour le consoler, la dixième Églogue. Plus tôt, cette dédicace n'aurait pas eu de raison d'être ; plus tard, elle aurait paru manquer singulièrement d'à-propos, Gallus étant occupé à poursuivre Antoine jusque dans le palais de Cléopâtre ou chargé par Auguste d'administrer l'Égypte. La suite de cette même dédicace n'est pas moins instructive : « J'ai résumé ces aventures, dit Parthenius, aussi brièvement que possible, et je te les envoie. Bien des choses que l'on trouve chez les poètes, et qui n'y sont indiquées que par allusion, seront éclaircies dans ce recueil, et tu pourras emprunter pour les compositions épiques ou les élégies ce qui te paraîtra bon à prendre, sans que des détails superflus, dont tu ne te soucies pas, t'en rendent la lecture fastidieuse². Car ce sont, pour ainsi dire, des notes que j'ai composées, et tu en tireras, je pense, le profit qu'on tire ordinairement de ce genre d'ouvrages ». — On peut conclure de ces quelques lignes que Parthenius, lorsqu'il les écrivit, connaissait déjà depuis quelque temps celui à qui il s'adressait : il ne se présente pas à lui comme un inconnu qui a besoin de faire savoir qui il est, il se contente d'indiquer à Gallus la nature de son recueil et le profit qu'il en pourra tirer ; une telle dédicace n'a pu être écrite que dans un temps où Gallus avait eu recours déjà à l'érudition de Parthenius et avait même pris l'habitude de se servir de lui.

On sait que ce genre de service était tout à fait conforme aux usages du

conservé à la Bibliothèque ambrosienne de Milan. D'après cette note anonyme, le *Moretum*, attribué à Virgile, ne serait qu'une traduction ou une imitation d'une pièce de Parthenius. Comme il est impossible aujourd'hui de contrôler cette assertion ou même de démontrer que le *Moretum* est bien l'œuvre de Virgile, le plus sage est de n'en rien conclure.

¹ Nous traduisons d'après le texte de Rod. Hercher : *Erotici scriptores græci*, Leips., 1858.

² Le texte est altéré en cet endroit, mais le sens ne paraît pas douteux.

temps. Les historiens et les poètes latins qui voulaient s'épargner de trop longues recherches empruntaient l'érudition d'un grammairien officieux ; celui-ci leur fournissait des notes qu'ils se réservaient de mettre en œuvre. C'est ainsi que Salluste écrivit son histoire romaine d'après un résumé composé spécialement pour lui par le savant Ateius Philologus¹. Virgile à son tour, selon le témoignage de Columelle, se servit dans ses *Géorgiques* de notes curieuses recueillies par Julius Hyginus². Il n'est pas surprenant que Parthenius ait voulu rendre le même office à Cornelius Gallus, si l'on songe au caractère artificiel qu'avait alors l'épigramme latine et à la grande place qu'y occupait la mythologie. D'ailleurs Gallus aimait les érudits et les accueillait volontiers. Nous savons par Suétone³ qu'un des affranchis d'Atticus, Cæcilius d'Épire, chassé de la maison de son patron, se réfugia auprès de lui et vécut dans sa familiarité. Le livre de Parthenius allait donc bien à son adresse, et l'auteur savait, en le dédiant à son puissant ami, qu'il ne pouvait lui donner un plus agréable témoignage de sa bonne volonté.

Nous devons rappeler encore ici qu'une des compositions de Parthenius avait pour titre *Crinagoras*. On a conjecturé, non sans vraisemblance, que ce titre n'était que le nom du poète grec Crinagoras de Mitylène, qui vivait à Rome au temps d'Auguste, en relation avec la famille impériale, et dont plusieurs épigrammes figurent dans l'*Anthologie*⁴. Rien de plus naturel en effet que ces bons rapports entre deux poètes de même nationalité, qui vécurent à la même époque et dans la même société.

Parthenius mourut sans doute sous le règne d'Auguste. Suidas rapporte, il est vrai, qu'il vécut jusqu'au temps de Tibère; mais il faudrait, pour accepter ce témoignage, prêter au poète une longévité extraordinaire dont personne n'a fait mention. Au reste, en l'absence de renseignements sur ses dernières années, la date de sa mort n'a qu'un très-minime intérêt.

¹ Suet., *Gramm.*, 10... *Alterum (Sallustium) breviario rerum omnium romanarum, ex quibus quas vellet eligeret, instruxit.*

² Colum., I, 1, 13... *Nec postremo quasi pædagogî ejus (de Virgile dans les *Géorgiques*) meminisse dedignemur, Iulii Hygini.* — Id., IX, 2, 1, *Hyginus veterum auctorum placita secretis dispersa monumentis industrie collegit.*

³ Suet., *Gramm.*, 16.

⁴ Meineke; *Anal. Alexandr.*, pag. 16 et 266. — Sur Crinagoras, voy. *Anthologie* de Jacobs, tom. XIII, catalog. poet.

II.

Les Poésies de Parthenius.

Nous n'avons que quelques mots à dire des poésies de Parthenius, bien qu'il leur ait dû presque toute sa réputation. Les quelques débris qui nous en restent sont pour la plupart si insignifiants qu'il est absolument impossible de deviner la composition ou d'apprécier le mérite des œuvres dont ils ont fait partie¹.

Nous ne pouvons juger du style poétique de Parthenius que par deux fragments bien courts, les seuls pourtant qui présentent un sens complet et une apparence de développement suivi.

Dans l'un, le poète raconte la mort de la jeune Byblis, qui, éprise d'une passion criminelle pour son frère Caunus, se punit elle-même de l'exil que Caunus avait dû s'infliger pour échapper à l'inceste. La versification est harmonieuse, toute pénétrée d'une grâce triste et un peu molle, qui convenait au sujet, mais qui ne manquerait pas de fatiguer bientôt si l'impression se prolongeait. — « Elle, en apprenant le dessein cruel de son frère, poussa plus de gémissements que les rossignols lorsqu'ils répètent, dans l'épaisseur des bois, leurs lamentations incessantes sur la mort du jeune Itys. Puis, attachant à un arbre fatal le bandeau qui serrait ses cheveux, elle passa la tête dans ce lien meurtrier. Les vierges de Milet, pleurant leur compagne, déchirèrent leurs voiles. » — Dans l'autre fragment, le poète raconte la métamorphose d'une jeune princesse de Cilicie en une source qui mêlait ses

¹ Nous nous contentons ici de renvoyer pour les détails au commentaire critique, historique et philologique qu'en a donné Meineke, dans ses *Analecta Alexandrina*.

Parmi ces poésies, se trouvait un recueil de *Métamorphoses* (Suidas, à propos de Nestor de Laranda); Parthenius y racontait, entre autres aventures merveilleuses, celle de Scylla, fille de Nisus, qui trahit son père et fut changée en oiseau. Cette aventure fait précisément le sujet du petit poème latin intitulé *Ciris*. Heyne supposait que ce poème, faussement attribué à Virgile, pouvait bien avoir été composé d'après le récit de Parthenius; conjecture vraisemblable, puisque nous ne connaissons pas d'auteur plus ancien que Parthenius qui ait exposé cette métamorphose; Apollodore n'en dit rien. — Sur les *Métamorphoses* de Parthen., voy. *Mellmann; Commentar. de causis et auctoribus narrationum de mutatis formis*, pag. 79. Vossius; *De Hist. gr.*, l. c., conjecture avec vraisemblance que Parthenius est un des auteurs imités par Ovide.

eaux à celles du fleuve Cydnus : — « Jeune fille, elle régnait sur les Ciliciens. Quand vint l'âge de l'hymen, elle se prit d'amour pour le Cydnus aux flots purs, et la flamme s'alluma pour elle aux autels de Vénus. Alors cette déesse la changea en source, et, sous les eaux profondes, unit les deux amants. » Ces deux passages peuvent faire sentir à peu près en quoi consiste la manière de l'auteur; les images manquent d'originalité et le sentiment a peu de force; mais le style, dans son élégance affectée, dénote une main exercée¹; la versification plait à l'oreille et coule avec une égalité agréable qui devait se prêter assez bien à la narration poétique.

La plupart de ces poésies étaient pleines de légendes mythologiques et de traditions plus ou moins fabuleuses. Un écrivain grec du second siècle après J.-C., Artémidore², cite les élégies de Parthenius avec l'*Alexandra* de Lycophron et les *Entretiens* d'Héraclide de Pont comme particulièrement riches en récits étranges et peu connus. Nous aurons l'occasion, à propos de ses récits érotiques, de parler de son goût pour ces raretés. Remarquons seulement ici que cette curiosité et cet étalage d'érudition, qui nous paraîtraient aujourd'hui une pauvre recommandation pour un poète, furent pour beaucoup dans le succès de Parthenius. Tibère, qui se piquait d'érudition et qui vivait au milieu d'une cour de grammairiens, avait un goût très-vif pour ses vers. — « Il composa, dit Suétone³, des poèmes en grec à l'imitation d'Euphorion, de Rhianus et de Parthenius; enchanté de ces poètes, il consacra leurs œuvres et leurs portraits dans les bibliothèques publiques parmi celles des plus anciens et des plus célèbres. » — Un tel succès tenait plus à un caprice de la mode qu'au mérite réel du poète, et devait être de courte durée. Nous voyons en effet qu'au siècle suivant le goût commençait à changer, et Lucien⁴ classait Parthenius, en raison de ses longues divagations mythologiques, au nombre des écrivains prolixes, par conséquent ennuyeux et peu lisibles.

¹ Remarquez à ce point de vue l'expression :

. . . μιξε δ' ἔρωτι

Κύδνου και νύμφης ὑδατόεντα γάμον.

² Artémid., IV, 63. Παρὰ Παρθενίω ἐν Ἐλεγίαις... ἱστορίαι ξίνας και ἄτρηται.

³ Tibère, 70.

⁴ Lucien; *Man. d'écrire l'hist.*, ch. 57.

III.

Les Récits érotiques. — Exposition et qualités générales du livre. — La manière de l'auteur. — Son érudition.

A défaut des poésies de Parthenius, nous avons son opuscule en prose intitulé Ἐρωτικά¹. A vrai dire, c'est moins un ouvrage régulièrement composé qu'un recueil de notes : l'auteur du reste ne le donne pas pour autre chose. Sans doute il ne l'avait pas destiné à la publicité : rien, dans ces esquisses rapides, n'indique l'intention de plaire au public, et la dédicace, à ce qu'il semble, ne devait pas être lue par tout le monde : il y aurait eu quelque indiscretion de la part de l'auteur à se donner ouvertement le rôle d'auxiliaire de Cornelius Gallus. En tout cas, un affranchi, s'adressant publiquement à un si grand personnage, n'aurait pas manqué de débiter par des compliments; l'absence de toute formule de louange suffirait à me faire croire que le public ne devait pas être dans le secret des bons offices de Parthenius. Ce fut plus tard seulement, si je ne me trompe, et contrairement à ses intentions, que ce recueil fut publié². Suétone nous donne en quelque sorte la date de cette publication, lorsqu'il dit, à propos du goût de l'empereur Tibère pour Euphorion, Rhianus et Parthenius : « Tous les érudits du temps, pour flatter son goût, lui adressaient à l'envi des publications nouvelles relatives à ces poètes (*certatim ad eum multa de his ediderunt*). » Quelque grammairien empressé dut mettre alors la main sur cet opuscule, et fit sa cour au prince en le publiant.

Trente-six récits composent tout le recueil. Ce sont des narrations détachées, qui se suivent sans aucun ordre; rien qui dénote un plan, soit dans l'ensemble, soit dans les parties de l'ouvrage. Chacun de ces récits n'est évi-

¹ Le titre ordinaire *περί ἐρωτικῶν παθημάτων* ne répond pas à la nature du recueil, et provient évidemment, comme on l'a fait observer, d'un emprunt maladroit fait aux premières lignes de la dédicace.

² Ovide, dans l'épigramme adressée à Auguste (*Tristes*, II), où sont énumérés les ouvrages qui par leur contenu justifiaient le sien, ne cite pas le recueil de Parthenius. C'est encore un indice à relever.

demment qu'un résumé écrit au hasard des lectures quotidiennes¹. A mesure que Parthenius rencontrait dans un de ses livres quelque histoire qui lui paraissait convenir à son recueil, il la notait, et sans doute si nous possédions aujourd'hui les originaux, nous retrouverions, en plus d'un passage de ce petit livre, l'empreinte toute vive de ce que l'auteur venait de lire². Bien qu'il n'y ait, dans sa manière de raconter, aucun souci de la perfection littéraire, on sent que ces notes ont été rédigées par un homme habitué à composer. Parthenius a mis instinctivement et sans le vouloir un certain art dans ses récits. Il exclut les longueurs, il rejette les détails insignifiants; tout est clair, bien disposé; l'auteur distingue les moments intéressants de l'action et les fait ressortir tout naturellement par la simple ordonnance du récit. Cet art instinctif et un peu effacé suffit pour que la lecture de ses narrations ne manque pas d'un certain attrait³.

Les sujets que Parthenius a ainsi rassemblés sont de provenances fort diverses. Le plus souvent nous serions tout à fait hors d'état aujourd'hui de dire d'où ils sont tirés, si le manuscrit unique qui nous les a conservés⁴ ne portait en marge l'indication précise des sources de chaque récit⁵. Grâce à ces renseignements, nous pouvons nous faire une idée exacte du travail par lequel un grammairien grec acquérait l'érudition spéciale dont il avait

¹ C'est à peine si une intention se trahit quelquefois dans le rapprochement de certains épisodes : ainsi II et III, XXI et XXII.

² M. Bernhardt, *Griech. Litter.*, II part., I, pag. 495, à propos de Philetas, croit sentir dans la seconde narration de Parthenius quelque chose du style et de la composition du poète. De telles conjectures sont bien hasardeuses. Il faut remarquer d'ailleurs que dans ce morceau la seconde phrase en entier n'est guère qu'une traduction de deux vers de l'*Odyssée* (x, 114). Si Philetas suivait Homère de si près, comment distinguerions-nous aujourd'hui dans un résumé en prose les caractères de sa composition poétique ?

³ « *Elegantissimus libellus* », dit Vossius; *De Hist. gr.*, II, I.

⁴ *Codex Palatinus*, Heidelberg.

⁵ Il est impossible aujourd'hui de savoir de qui sont ces indications. Elles ne sont pas de Parthenius lui-même, car les auteurs nommés sont quelquefois différents de ceux qu'il mentionne lui-même dans le texte; mais elles sont certainement d'un grammairien très-versé dans cette littérature spéciale. Si ces récits, comme nous le supposons, n'ont été publiés qu'au temps de Tibère, il est vraisemblable que celui qui les a publiés les a en même temps enrichis de ces notes. Voyez : Bernhardt, *loc. cit.*; Hercher (*Erotici græci*, adnot. crit., pag. v, 12), qui renvoie à des articles publiés par lui dans le *Philologus*, VII, pag. 452, et dans les *Annales* de Jahn, LXXI, pag. 452.

besoin¹. C'est aux poètes que Parthenius a le plus emprunté; ceux de l'âge classique lui ont peu donné, sans doute parce que leurs œuvres étaient trop connues et que d'ailleurs la mythologie et les légendes y tenaient moins de place; au contraire, il a enrichi sa collection à l'aide de ces poètes alexandrins qui avaient fait de l'érudition l'élément essentiel de leur poésie : Nicénète de Samos, Apollonius de Rhodes, Philetas, Hermesianax, Euphorion; il est manifeste que leurs œuvres formaient le fonds ordinaire de ses lectures et qu'il les connaissait familièrement. Après les poètes, les écrivains qu'il lisait le plus étaient les auteurs des histoires ou chroniques locales, abondantes en anecdotes variées; celles de Milet et de Naxos ont été particulièrement mises à contribution par lui; c'était une provision presque inépuisable d'aventures érotiques, et à côté de ces contes licencieux qu'un certain Aristide avait recueillis et que l'historien Sisenna traduisit en latin, il y avait, dans cette masse toujours grossissante, des récits moins scabreux qui pouvaient convenir à des genres plus relevés². Enfin Parthenius ne négligeait pas non plus absolument les livres de certains péripatéticiens, tels que Théophraste et Phantias d'Érèse, observateurs attentifs et collectionneurs curieux, qui, fidèles à la méthode de leur maître, recueillaient sans jamais se lasser tous les faits bons à noter³. Par cette variété d'emprunts, son recueil a aujourd'hui du prix pour ceux qui étudient les légendes de l'ancienne Grèce.

Est-ce à dire que Parthenius ait été un véritable érudit ? Il avait beaucoup lu assurément et savait beaucoup, mais la nature même de son livre ne comportait aucune discussion, et nous essaierions en vain de deviner s'il avait autant de pénétration pour démêler les traditions confuses que de mémoire pour les retenir. Les qualités d'esprit que laisse entrevoir le choix même de ses sujets sont des qualités littéraires et non des qualités critiques. Il ne se pré-

¹ Sur les sources de Parthenius, voyez le compte rendu d'un mémoire de Lebeau le cadet, Acad. des Inscript., tom. XXXIV, Hist., 63. — L'auteur du mémoire ne discute aucune des questions de critique que son sujet comportait. Il se contente de rassembler tous les renseignements qu'il a pu recueillir sur chaque auteur mentionné.

² Chassang; *Hist. du roman*, pag. 395.

³ Voyez, sur l'esprit des critiques péripatéticiens, Egger; *Hist. de la critique chez les Grecs*, chap. VI, § I.

occupe nullement de décider, entre plusieurs formes d'une même légende, quelle est la plus ancienne ou la plus autorisée; le rôle qu'il se donne est simplement de recueillir d'agréables sujets de développement poétique et de signaler des traditions obscures. S'il laisse percer une prétention d'érudit, c'est celle de connaître les plus légères variantes que la fantaisie des conteurs a pu introduire dans certains récits¹. Il ne cherche ni à classer ni à comparer; son seul désir est de prendre chez ses auteurs ce qu'ils ont de plus neuf et de plus intéressant.

IV.

Ce que le Recueil de Parthenius nous fait connaître de la littérature grecque Alexandrine. — L'amour et les légendes romanesques. — Amoindrissement des anciens types héroïques. — Naturel et vérité.

A défaut d'originalité, le recueil de Parthenius a du moins pour nous un mérite: c'est de reproduire des récits qui circulaient dans le monde grec, et de combler ainsi, dans une certaine mesure, une regrettable lacune. Il n'y a peut-être pas de livre qui nous permette de juger aussi bien, par certains côtés du moins, le goût qui régnait alors.

La seule idée de composer un recueil d'aventures érotiques était déjà par elle-même caractéristique. Le fait qu'une telle collection ait eu sa raison d'être nous prouve assez quelle large place la poésie latine faisait alors à ce genre de légendes et combien elles abondaient dans la littérature grecque. Les poètes latins étaient si empressés après ces récits, qu'ils n'avaient pas assez de ceux qu'ils auraient pu recueillir eux-mêmes chez les poètes grecs; c'était leur rendre service que d'aider leur travail et de grossir leur provision. Pour un érudit grec, la tâche était d'ailleurs facile. Il y avait trois siècles que ces récits pullulaient. Depuis Alexandre, la poésie érotique avait pris en Grèce un développement considérable; c'était la conséquence naturelle de l'oisiveté et de l'abaissement des caractères². Il fallut mettre de l'amour partout: on remania tout le passé de la patrie hellénique pour l'accommoder à la mode nouvelle.

¹ Par exemple, à la fin de la narration xiv.

² Stobée; *Florilegium*, 64, 30: — « On demandait à Théophraste ce que c'était que l'amour: « C'est, dit-il, la passion d'une âme oisive. »

Les fragments des poètes de ce temps nous montrent quelles altérations romanesques subissaient les anciennes légendes. Nous avons un curieux morceau d'Hermesianax de Colophon qui nous représente Homère amoureux de Pénélope et composant l'*Odyssée* en son honneur, puis Hésiode non moins épris de la Béotienne Eœa, dont une de ses œuvres portait le nom (Ἡ οἴα). Cette manie érotique s'étendit sur tout le monde grec, et les Romains en héritèrent. Parthenius est un de ceux qui ont veillé à la transmission de l'héritage. Son livre peut donner une idée de la manière dont s'opéraient les transformations des légendes. En général, on gardait le fond des anciens récits, mais on brodait sur ce canevas et on agrémentait le dessin original de mille enjolivements.

Sur les trente-six aventures racontées par notre auteur, il y en a quatre qui sont empruntées à l'ancienne mythologie (xv, *Daphné* ; xx, *Orion* ; xxix, *Daphnis* ; xxxiii, *Niobé*) ; six se rapportent aux héros de l'*Iliade* et au cycle troyen (iv, xvi, xxi, xxvi, xxxiv, xxxvi) ; deux à l'*Odyssée* (ii et iii) ; ces récits, hormis celui qui est relatif à Niobé, ont tous ce caractère commun : ce sont des additions aux vieilles légendes ; on ne rejette pas la tradition reçue, mais on prétend l'enrichir, sans remarquer que le plus souvent l'épisode nouveau a un caractère absolument différent des données anciennes.

Un exemple permettra de saisir le procédé et ses inconvénients.

Homère avait raconté brièvement dans l'*Odyssée* le séjour d'Ulysse chez Éole¹ : « Nous abordons, disait Ulysse, à l'île flottante d'Éolie, séjour d'Éole, fils d'Hippotès, cher aux dieux immortels. Un inébranlable mur d'airain, assis sur une roche escarpée, l'entoure de toutes parts. Dans le palais, ses douze enfants ont vu le jour : six filles et six fils florissants de jeunesse. Il a donné les vierges pour épouses à leurs frères ; toujours ils sont à table auprès d'un père chéri, d'une mère vénérable, et devant eux, il y a des mets infinis.... « Durant un mois entier, il me fête et me demande mille détails sur Iliou, sur la flotte d'Atride, sur le retour des Grecs, et moi je lui raconte tout fidèlement. Mais lorsqu'à mon tour je le prie de me laisser partir et de me congédier, il ne me refuse nullement et me prépare un secours pour la route ». Tel est le récit homérique dans sa naïve simplicité. Ce séjour d'un mois sembla suspect à des esprits romanesques, qui croyaient embellir les vieilles choses

¹ Homère; *Odyssée*, chant. X, début. Traduction de M. Giguet.

en y mêlant leurs inventions. Ulysse devait avoir eu un bon motif pour rester si longtemps dans cette île où il n'avait que faire ; le poète Philetas se chargea d'expliquer la chose¹, et voici le résumé que donne Parthenius de ses explications : — « Ulysse, de son côté, trouvait le séjour fort agréable, car il s'était fait aimer de Polymèle, une des filles d'Éole, qui avait des relations secrètes avec lui. Lorsqu'il eut reçu d'Éole les vents enfermés dans une outre et qu'il fut parti, la jeune fille fut surprise un jour tenant quelques objets qui provenaient du butin fait à Troie, elle les arrosait de ses larmes, étendue sur ces chères dépouilles. Éole alors s'indigna contre Ulysse, bien qu'il fût déjà loin, et il voulait punir Polymèle. Mais son frère Diorès l'aimait, il demanda sa grâce et obtint de son père qu'il la lui donnerait pour femme ». Il faut avouer qu'en passant d'Homère à Philetas, Ulysse était bien déchu : au lieu du noble héros de l'*Odyssee*, ce n'était plus qu'un voyageur trop entreprenant qui trompait son hôte ; il ne lui restait guère de son caractère traditionnel que l'adresse, grâce à laquelle il savait se dérober cette fois fort à propos.

L'histoire n'avait pas souffert moins d'altérations que les légendes épiques. Le recueil de Parthenius contient une vingtaine de récits empruntés à des chroniques locales. Il nous permet de juger combien l'imagination ou la crédulité des historiens inventait ou acceptait facilement les anecdotes qui leur semblaient propres à embellir leurs récits. Chaque ville et chaque partie de la Grèce avaient ainsi une collection d'historiettes fort comparables souvent à ce que nous appellerions des faits divers, qui peu à peu prenaient place dans ses annales. Les aventures que Parthenius a collectionnées ont pour théâtre tous les points du monde grec ; l'action se passe tantôt dans les villes d'Asie-Mineure, tantôt dans la Grèce continentale, quelquefois même dans la Grande-Grèce, et jusqu'en Gaule.

Beaucoup de ces anecdotes ne sont aussi que des additions à des récits déjà accrédités. Le procédé est toujours le même. L'historien ou le conteur a remarqué dans le récit primitif un point susceptible d'explication, et il s'est empressé

¹ Philetas, grammairien en même temps que poète, avait annoté Homère. Le passage de son *Hermès* auquel Parthenius emprunta le récit que nous traduisons, donne une singulière idée de l'esprit qu'il devait porter dans cette critique.

d'y insérer un incident de son invention. C'est ainsi par exemple que nous est expliqué (*narr.* xvi) le changement de Périandre, tyran de Corinthe, qui, d'abord doux et humain, finit par se porter aux derniers excès de la cruauté. Hérodote ne voyait là que l'effet d'un conseil donné à Périandre par le tyran Thrasybule. L'auteur à qui Parthenius emprunte son récit nous raconte un drame horrible où un amour criminel est mis en scène d'une manière saisissante. Au nom du chef Phocidien Phayllos se rattache une aventure non moins tragique. De même encore la prise de Sardes par Cyrus n'est plus, dans Parthenius, ce qu'elle était dans Hérodote. Hérodote (I, 84) raconte par quelle surprise Cyrus pénétra dans la ville du côté où elle semblait inaccessible. Un de ses soldats remarqua un Lydien dont le casque avait roulé en bas de l'escarpement, et qui fort adroitement descendit et remonta le long de cette pente abrupte. Il suivit ses traces, d'autres escaladèrent après lui, et la ville fut prise. Vraie ou fausse, cette historiette avait au moins pour elle la simplicité et le bon goût : elle ne fut pas pour cela plus respectée. Parthenius raconte, d'après Hermesianax, qu'une jeune fille de Sardes, nommée Nanis, vit Cyrus, l'aima, et pour lui trahit les siens. Il faut croire que ce genre d'histoires plaisait fort au goût du temps : on avait raconté la même chose d'Achille au siège de Méthymne. Ce conte, transporté de Grèce en Italie, fut un des éléments principaux de la tradition romaine relative à Tarpeia.

De telles inventions faisaient dégénérer l'histoire en une série de romans. Mais la littérature à laquelle Parthenius faisait ces emprunts, n'offrait-elle rien au lecteur en compensation de la vérité historique, qu'elle altérait, et de la simplicité antique, qu'elle gâtait si mal à propos ? Ce qui faisait le mérite des récits originaux que Parthenius abrège, c'étaient évidemment la finesse et la vérité de l'imitation, très-sensibles encore dans les sommaires qu'il nous en donne. Les personnages de l'ancienne mythologie y avaient perdu leur grandeur, mais, ramenés au niveau moyen de l'humanité, ils jouaient leur rôle, non sans grâce, dans ces romans de mœurs dont ils étaient désormais les acteurs. On en jugera par l'aventure de Pâris et d'Œnone. Apollodore la rapporte ainsi : — « Alexandre épousa Œnone, fille du fleuve Cebren ; celle-ci avait reçu de Rhea la science de la divination ; elle donna le conseil à Pâris de ne pas se rendre auprès d'Hélène, et, comme elle ne pou-

vait le persuader, elle lui recommanda, s'il était blessé, de revenir du moins vers elle, car seule, dit-elle, elle pourrait le guérir. Pâris enleva Hélène de Sparte, puis le siège de Troie eut lieu, et il fut blessé par une des flèches que Philoctète avait reçues d'Hercule. Alors, il revint vers OEnone sur l'Ida; mais celle-ci, pleine de ressentiment, refusa de le soigner. Pâris fut donc rapporté à Troie, où il mourut. Cependant OEnone se repentit de sa dureté et partit pour lui porter les herbes qui devaient le guérir. Lorsqu'elle le vit mort, elle se pendit. » Le récit de Parthenius est infiniment supérieur à cette esquisse raide et sèche, et la comparaison des deux narrations est bien propre à faire ressortir le naturel délicat et la fine vraisemblance de la sienne. Rien de plus ingénieux et de plus simple cependant que la manière dont les avertissements inutiles d'OEnone sont amenés : — « Pâris, l'ayant prise chez son père, l'emmena sur l'Ida, où étaient ses troupeaux, et là elle devint sa femme. Plein d'amour pour elle, il lui jurait de ne jamais l'abandonner et de n'aimer rien autant qu'elle. OEnone lui répondait qu'elle ne doutait pas de l'affection qu'il avait pour elle dans le présent, mais qu'il viendrait un temps où il la quitterait pour passer en Europe, et que là il s'éprendrait d'une femme étrangère, ce qui amènerait la guerre dans ses foyers. Elle ajoutait qu'il devait être blessé dans cette guerre, et qu'elle seule serait capable de le guérir. Sans cesse elle revenait à ce sujet, mais il refusait de l'écouter... » Lorsque Pâris est blessé, il ne se rend pas lui-même au mont Ida, contrairement à toute vraisemblance, comme dans le récit d'Apollodore, mais il envoie chercher OEnone. Celle-ci refuse de venir; mais à peine a-t-elle congédié le messenger qu'elle part sur ses traces, car son refus n'est qu'une feinte : le messenger, trop prompt, l'a devancée, et, lorsqu'elle arrive, Pâris est mort. Si courte que soit la narration, tout est vrai et bien observé. Les sentiments sont indiqués avec justesse, et à travers cet abrégé intelligent on peut deviner ce que devait être le développement complet. Le livre de Parthenius suffit à prouver qu'il y avait chez les auteurs qu'il a mis à contribution presque toutes les qualités de moralistes et de conteurs qu'on demanderait à des romanciers exercés.

V.

A quel usage le Recueil de Parthenius était-il destiné ?

Si par un côté les récits de Parthenius touchent à la poésie grecque et nous aident à nous faire une idée des œuvres originales dont ils sont comme le reflet, ils ont d'un autre côté un rapport direct avec la poésie latine, puisqu'ils étaient destinés à un poète romain.

Parthenius indique lui-même, dans sa dédicace, que ses narrations pourront être insérées dans des élégies ou développées sous forme épique.

L'élégie, comme Gallus la concevait d'après les Alexandrins, était consacrée à l'amour ; mais le poète, tout en parlant de lui-même et en exprimant ses propres sentiments, recherchait les épisodes mythologiques ou légendaires, et s'étendait volontiers en exemples variés. Le livre de Parthenius offrait donc à Gallus un répertoire commode, d'où le poète n'avait qu'à tirer, selon l'occasion, des exemples ou d'agréables digressions. Une aventure peu connue ou une simple allusion venait relever à propos un lieu commun. Properce et Ovide usent perpétuellement de ce procédé. Gallus pouvait choisir de même dans le recueil de son ami des arguments dramatiques. Voulait-il démontrer que l'infidélité est punie tôt ou tard ? L'histoire d'OEnone et de Paris valait mieux, dans une élégie, que les plus beaux raisonnements. Apollon, amoureux de Daphné, prouvait admirablement que les dieux eux-mêmes n'étaient pas toujours maîtres de leurs passions, et un si grand exemple devait excuser bien des hardiesses. Parfois le poète pouvait aussi avoir intérêt à montrer que les serments sont plus faciles à faire qu'à garder : l'histoire du berger Daphnis et de la nymphe Echenais s'offrait à lui pour le tirer d'embarras. En un mot, il n'était pas une des idées familières à l'élégie érotique qui ne pût se rattacher à quelqu'une de ces légendes. D'ailleurs, l'esprit d'un poète a des ressources imprévues, et la même histoire peut être considérée sous bien des aspects. Quel que fût l'exemple dont Gallus avait besoin, il lui suffisait de parcourir rapidement ce petit volume pour y trouver ce qu'il cherchait. L'érudit se tenait dans l'ombre derrière le poète, pour lui suggérer à propos une bonne idée.

Toutefois, un assez grand nombre de ces narrations semblent peu faites

pour figurer dans des élégies. Quelques-unes se rapportent à des personnages obscurs, et exigent par conséquent certaines explications préalables qu'un poète élégiaque n'a guère le temps de donner ; d'autres ont un caractère tragique qui convient peu à un genre naturellement tempéré, et semblent appeler une analyse de sentiments qui demanderait un assez long développement. Les narrations de cette sorte étaient sans doute destinées plutôt à la forme épique.

On sait combien le goût des courtes épopées légendaires se répandit à Rome depuis le temps de Catulle ; celui-ci en avait donné un des premiers exemples dans ses *Noces de Thétis et de Pélée* ; son ami Calvus racontait dans la même forme les aventures d'Io, Cæcilius les légendes de Cybèle, Helvius Cinna les amours criminelles de Myrrha et de son père Cinyras. Virgile, au début du troisième livre des *Géorgiques*, énumère quelques-uns de ces sujets rebattus : — « Qui n'a chanté, dit-il, les rigueurs d'Eurysthée ou les autels sanglants de Busiris ? qui n'a parlé du jeune Hylas, de Delos qui accueille Latone, d'Hippodame et de Pélops si connu pour son épaule d'ivoire, ardent à presser ses chevaux ? » — Le poème de *Ciris*, autrefois attribué à Virgile, est un autre fruit de cette mode poétique et un des rares débris de cette littérature perdue. Presque tous ces poètes avaient le goût des aventures épouvantables ou surnaturelles ; l'horrible ou le merveilleux était presque une des conditions essentielles du genre. Helvius Cinna avait obtenu un succès pour avoir consacré neuf ans à perfectionner le poème où il racontait l'inceste de Myrrha. Le sujet de la *Ciris* était une trahison qui touchait au parricide ; on se délectait à lire l'histoire de Pasiphaé ou celle des filles de Proctos¹. Ces horreurs épiques flattaient une génération qui se croyait blasée et qui dut être toute surprise et comme enchantée le jour où Virgile lui rendit les émotions simples qu'elle s'imaginait ne plus comprendre.

Le livre de Parthenius est tout inspiré de cet esprit. Les passions incestueuses, les catastrophes sanglantes y abondent ; l'auteur s'est plu évidemment à choisir, dans la masse des récits qu'il avait lus, ceux qui offraient les aventures les plus tragiques, les dénouements les plus terribles. Mais il faut ajouter bien vite, à sa louange et à celle de ses contemporains, qu'il ne s'en

¹ Virg., *Bucol.*, VI, 49.
VI.

est pas tenu là. Si l'on aimait alors, dans les œuvres littéraires, ces actions violentes et tourmentées, c'était moins en raison des impressions vives qu'elles semblaient propres à exciter que pour le plaisir de représenter ou d'observer la nature humaine dans des crises extraordinaires. La génération à laquelle appartient Catulle eut à un haut degré le goût de l'observation morale. On se rappelle l'admirable tableau des angoisses, du désespoir et des imprécations d'Ariane dans les noces de Thétis et de Pélée. Avec quelle force surprenante cette puissance de deviner l'homme et de retrouver la vérité de sa nature jusque dans les fictions les plus étranges n'éclate-t-elle pas dans l'*Attis* du même poète ! A son tour, l'auteur inconnu de la *Ciris*, qui s'était formé certainement dans cette société, n'a-t-il pas fait de sa courte épopée une sorte de drame des plus attachants, lorsqu'il a représenté si vivement l'hésitation qui arrête Scylla au seuil de la chambre où repose son père, et lorsqu'il a montré le fond de ce cœur troublé et malade, soit dans la confiance qu'elle fait à sa nourrice, soit dans la plainte suprême qui précède sa métamorphose ? C'était le temps où Salluste, dans l'histoire, analysait avec tant de pénétration les caractères les plus compliqués et traçait ces admirables portraits que tout le monde connaît. La tragédie, qui désertait alors le théâtre, passait ainsi dans le poème épique, dans l'éloquence, dans l'histoire. Voilà les exemples qu'il ne faut pas perdre de vue pour bien comprendre comment le livre de Parthenius fut composé. Lui aussi avait le goût et l'intelligence délicate de ces compositions dramatiques. Tout son livre en témoigne clairement. S'il choisit ces aventures horribles, c'est pour offrir au poète qui les mettra en œuvre l'occasion de scruter des âmes criminelles, c'est pour lui permettre de jeter la lumière de sa poésie dans ces étranges et ténébreuses complications de désirs violents et de résistances inutiles, c'est pour qu'il puisse peindre ces luttes où la conscience et la nature se révoltent vainement contre l'empire brutal d'une passion qui naît à l'improviste, grandit, s'étend, et bientôt envahit tout. Sans doute il n'en développe pas lui-même toutes les péripéties, et nous ne savons pas si son talent était capable d'une telle œuvre, mais il les indique avec un goût sûr ; c'est une ébauche, et rien de plus ; vienne un peintre qui perfectionnera ces formes indécises et leur donnera la vie, ce sera un tableau saisissant qui nous attachera malgré nous. Voici une de ses narrations, qui permettra de

juger des autres: — « Clymène d'Argos, fils de Télée, épousa Épicaste, dont il eut deux fils, Ida et Théragre, et une fille, Harpalyce, qui surpassait toutes ses compagnes par sa beauté. Il se prit d'amour pour elle, mais pendant quelque temps il sut résister et refouler sa passion; enfin le mal fit de tels progrès qu'il en vint à nouer secrètement des relations avec sa fille par l'intermédiaire de sa nourrice. Sur ces entrefaites, l'époque fixée pour le mariage d'Harpalyce étant arrivée, son fiancé Alastor, un des fils de Nilée, se présenta pour l'emmenner. Le père la lui remit après avoir célébré des noces magnifiques. Mais bientôt après, il se repentit, et, l'esprit égaré, courut à la poursuite d'Alastor. Il l'atteignit au milieu de son voyage, enleva la jeune fille, et la ramena dans Argos, où leurs relations devinrent publiques. Harpalyce, voyant que son père la traitait d'une manière indigne, égorge son jeune frère, et, comme on célébrait dans Argos une fête et un sacrifice où tout le monde prenait un repas en public, elle prépare la chair de l'enfant et la sert à son père. Après cette action, elle-même demanda aux dieux d'être délivrée de la forme humaine et fut changée en oiseau. Quant à Clymène, lorsqu'il connut tout son malheur, il se tua de sa propre main. » Voilà certes une histoire abominable; mais, étant donné le goût du temps, il faut reconnaître que l'auteur semble avoir bien compris quel parti on pouvait en tirer, et qu'il en a marqué avec justesse les phases principales. Quel tableau un poète n'aurait-il pas tracé en nous représentant d'abord ce désir criminel qui naît dans le cœur du père, les efforts du malheureux qui veut en vain le chasser, puis l'horrible confidence qu'il vient en faire à la nourrice de sa fille, ensuite un retour passager à la raison grâce à une circonstance étrangère, et soudain le réveil de l'odieuse passion à laquelle il s'abandonne cette fois en aveugle, l'enlèvement de la jeune fille, les sentiments de honte et d'indignation qui s'élèvent dans l'âme de celle-ci, la lente méditation de sa vengeance, et enfin, comme dénouement, la prière désespérée qu'elle adresse aux dieux lorsqu'elle s'est vengée, et la faveur qu'elle en obtient.

Il y a bien dans Parthenius une vingtaine de récits analogues à celui-ci. Dans tous, j'observe la même attention de l'auteur à choisir pour sujet une action qui mette en jeu des passions extrêmes et qui nous mène au dénouement par une gradation de scènes pathétiques. C'est là le caractère original de son recueil. A côté de quelques anecdotes de peu de valeur, où ne se

montre que la curiosité de l'érudit, il y en a un bon nombre d'autres qui attestent un sentiment juste et vif de la composition poétique, et qui marquent fortement le goût qui dominait alors. Le recueil des récits érotiques de Parthenius nous fait voir ce qu'on aimait à Rome après Catulle et avant Virgile.

VI.

Conclusion.

Nous concluons cette étude sans juger Parthenius lui-même, puisque la plus grande partie de ses œuvres nous fait défaut, mais en adressant une double critique au goût littéraire dont il fut un des représentants.

L'influence morale des légendes qu'il se plaisait à rassembler ne pouvait être que mauvaise; non pas que Parthenius ait jamais cherché pour lui-même ou pour ses lecteurs un plaisir malsain : il n'y a pas un passage de ses œuvres, aujourd'hui subsistant, qui soit fait pour flatter des imaginations perverses ; mais quel ne devait pas être, à la longue, le trouble d'un esprit qui vivait au milieu de ces scènes de passions violentes et déréglées, qui en faisait l'aliment de sa pensée, et qui ne songeait qu'à en tirer parti pour briller aux yeux du public? Comment n'en serait-il pas résulté pour lui une sorte de fatigue et d'indifférence? Le scepticisme moral était la conséquence nécessaire de ce commerce habituel avec des émotions dangereuses. Il n'est pas bon ni prudent de se placer ordinairement en dehors des conditions naturelles de la vie. Quand l'imagination est à ce point surexcitée, le jugement et la conscience finissent par se troubler.

Dangereuse par conséquent pour les mœurs, cette littérature n'était pas saine non plus pour le goût. On est frappé, en parcourant les récits de Parthenius, de voir combien les anciennes légendes y sont diminuées et avilies. Les proportions des dieux et des héros y semblent rapetissées. Ce ne sont plus des êtres supérieurs, dont les actions, agrandies par le milieu mythique dans lequel elles se passent, rappellent de loin la vie humaine sans en imiter la vulgarité. Leurs aventures ne sont plus, pour ainsi dire, que des scandales bourgeois, qui semblent avoir été notés au passage parmi d'autres méchants propos. En traitant ainsi leur passé légendaire, les Grecs se trahissaient eux-

mêmes. Après les exemples qu'ils avaient donnés, ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux seuls si leur belle mythologie, autrefois grande et glorieuse chez leurs poètes nationaux, servait en quelque sorte d'enluminure aux galanteries savantes des Gallus et des Properce, ou même fournissait, dans l'*Art d'aimer* d'Ovide, une ample provision de leçons aux courtisanes romaines.

Aujourd'hui que les œuvres de presque tous ces Grecs de la décadence sont perdues, les quelques pages de Parthenius ont une importance qu'elles n'avaient pas lorsqu'elles furent écrites, car elles nous introduisent directement dans le milieu intellectuel où ont vécu Gallus, Properce et Ovide.



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SIXIÈME.

	Pages
1874-1875. Relation du siège de Saint-Affrique, fait en 1628 par le prince de Condé et le duc d'Épernon; par M. GERMAIN.	i
Un Lexicographe du second siècle de notre ère; par M. REVILLOUT.....	41
Les Camisards à Calvisson, 18-28 mai 1704; par M. GERMAIN.....	71
Un Épisode du XVIII ^e siècle (D'Alembert et Julie de l'Espinasse); par M. Amédée POUJOL.....	87
Dans quelle langue ont été prononcés les discours de Jésus; par M. Ph. CORBIÈRE.....	107
Une loge maçonnique d'étudiants à Montpellier; par M. GERMAIN.....	125
Parthenius de Nicée; par M. Maurice CROISSET.....	161
1876. L'École de droit de Montpellier (1160-1793); par M. GERMAIN.....	183
1877. La Cour du Petit-Scel Royal de Montpellier; par M. Ferdinand PEGAT.....	303
Un Épisode de la vie de Lucien. — Le Nigrinus; par M. CROISSET.....	357
Notice sur le Cérémonial de l'Université de Médecine de Montpellier; par M. GERMAIN.....	583
1878-1879. Un Ascète païen au siècle des Antonins. — Peregrinus Protée; par M. CROISSET.....	453
Un maître de Conférences au milieu du XVII ^e siècle. — Jean Soucier de Richesource; par M. Ch. REVILLOUT.	493
Les Maîtres chirurgiens de l'École de Chirurgie de Montpellier; par M. A. GERMAIN.....	539
Un Poète catalan du XVII ^e siècle. — Vicens Garcia, rector de Vallfogona; par M. V. ARAGON.....	633
Voltaire et le dernier gouverneur du château de Salses; par M. V. ARAGON.....	659
Note additionnelle à l'étude sur Richesource; par M. Ch. REVILLOUT.....	669